

Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture ;
Je lui ai dit : mangeur de chair humaine,
Vas-t'en chercher d'autre chair que la mienne !

Vas-t'en là-bas, dans ces bols et marals,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois ;
Tu trouveras des chairs, aussi des os ;
Vas-t'en plus loin, laisse-moi en repos !

Rosignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse ;
Que j'ai gardé mon amour et ma fol,
Et désormais, faut renoncer à moi !

C'est donc ici que le mond' m'abandonne ;
Mais j'ai recours en vous, Sauveur des hommes ;
Très sainte Vierge, Ah ! m'abandonnez pas ;
Permettez-moi d'mourir entre vos bras.

Et, remarquons, en passant, que, sous le rapport de ses commencements, notre littérature n'est pas un exemple unique. Toutes les littératures ont commencé de la même manière, dans le peuple, et par la chanson. Chacun de vous, Messieurs, a lu les fameuses *chansons de geste* qui forment les premières étapes de la littérature de France.

La *Chanson de Roland*, la mieux connue de toutes, est considérée à bon droit comme une espèce d'épopée et comme le portique qui donne accès à ce temple si riche et si majestueux qui s'appelle la littérature française.

Les anciens troubadours, qui allaient par les châteaux, célébrer dans leurs chansons les exploits des preux des âges antiques, étaient en réalité les ancêtres légitimes de nos chansonniers voyageurs. Seulement, nos voyageurs ne pouvaient pas aller colporter leurs œuvres dans les châteaux, d'abord, parce que nous n'avions pas de châteaux, et ensuite, parce que ces hardis découvreurs avaient bien d'autres courses à faire dans lesquelles ils devaient porter autre chose que des guitares et des mandolines.

Leurs chants, la plupart du temps, n'étaient pas même écrits, mais se perpétuaient dans les familles par la tradition. Il est vrai que, dans ce passage à travers les familles, ils subissaient bien des variantes, des additions et des retranchements ; mais l'idée principale survenait, et c'était le point le plus important. La chanson de Cadieux, que je viens de citer, a eu un meilleur sort ; elle a été écrite sur des écorces de bouleau, et c'est ainsi qu'elle a pu faire du voyage à travers les années.

La lutte qui s'était faite avec les bêtes féroces et avec les sauvages, souvent plus féroces encore, recommença plus tard avec les autres Européens qui étaient venus s'établir sur ce continent. Puis, le malheur s'abattit sur les armes françaises ; nous fûmes brusquement séparés de notre mère-patrie et placés sous un drapeau étranger. Aujourd'hui, ce grand deuil est effacé ; mais quelles larmes brûlantes il a fait couler alors ! Et cependant, d'un autre côté, quel vaste champ pour le poète qui ne craignait pas d'entrer sur ce terrain dangereux et qui, sans oser parler pour ses